

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » six mois.
» » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 28 mai 1864.

BULLETIN.

Il n'y a plus de doute aujourd'hui que la France, l'Angleterre, la Prusse et la Confédération germanique se sont entendues sur la solution à proposer dans le conflit dano-allemand. Il se confirme, en outre, dit le *Pays*, que le Danemark lui-même ne s'opposera pas à un appel aux populations. Il y aura cependant encore beaucoup de difficultés à surmonter. On ne sait pas en effet en ce moment quelle sera la ligne de démarcation qui pourra être établie entre le nord du Schleswig et le midi, et on ignore également si les populations situées au nord de cette ligne devront prendre part au vote.

Voici une dépêche de Vienne qui donne, sur l'adhésion de l'Autriche aux arrangements projetés, des renseignements précis :

« On apprend de bonne source que l'Autriche est prête à reconnaître le droit de succession du duc d'Augustenbourg. Elle défendrait la thèse de l'indivisibilité des Duchés, tout en n'admettant pas une solution basée sur le principe des nationalités. Dans le cas peu probable où l'abandon du Sleswig septentrional deviendrait nécessaire, le Lauenbourg devrait cesser pour toujours de faire partie du Danemark. »

La *Gazette nationale* de Berlin publie une correspondance de Vienne, où il est dit qu'un revirement décisif s'est opéré dans le cabinet de Vienne, et que M. de Rechberg se rallie ouvertement aux vues de la Diète, dans le sens de l'exposé de la question de droit fait par M. de Pforden.

L'Autriche va prendre, dans cette affaire, une position conforme à ses intérêts et à ses sympathies traditionnelles pour les Etats secondaires.

Nous croyons savoir, dit le *Bulletin de Paris*, que le gouvernement de l'Empereur s'est entendu avec le cabinet de Saint-James pour empêcher toute intervention patente ou déguisée en Tunisie, notamment de la part de la Turquie.

Le même journal assure « qu'il est inexact que la France ait l'intention de proposer, à nouveau, une médiation entre les Etats du Nord et les Etats du Sud. Le cabinet de Washington a donné, à l'égard du Mexique, un exemple de neutralité que notre gouvernement doit tenir à suivre. »

On assure qu'en vue de nouvelles complications dans la régence de Tunis, deux autres bâtiments de guerre recevraient de Turin l'ordre de rejoindre l'escadre italienne stationnée dans les eaux de la régence. J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« Quelques journaux ont annoncé que le duc de Magenta était appelé au gouvernement général de l'Algérie. Aucune résolution n'a encore été prise à ce sujet. »

M. le général de Martimprey, sous-gouverneur de l'Algérie, a annoncé en ces termes à la population et à l'armée la mort de M. le maréchal duc de Malakoff :

Aux populations et à l'armée d'Algérie,
« Son Excellence, M. le maréchal, duc de Malakoff, gouverneur général de l'Algérie, a rendu son âme à Dieu, aujourd'hui 22 mai, à deux heures de l'après-midi.

« Animé durant sa vie de sentiments religieux, comme le sont toutes les grandes intelligences unies à un grand cœur, M. le maréchal, à son lit de mort, s'est entouré des secours spirituels.

« Pendant la lutte terrible d'une cruelle maladie aux prises avec une constitution indomptable, toujours préoccupé des intérêts de la colonie, il n'a cessé de s'informer avec sollicitude des généraux et des troupes qui combattent une insurrection odieuse ; leurs succès ont été sa satisfaction suprême.

« L'Empereur, la France, l'Algérie, sa terre de prédilection et l'armée ressentiront profondément la perte de l'illustre vainqueur de Sebastopol.

« Son nom resplendira d'un éclat immortel dans les fastes de la gloire parmi ceux des capitaines qui ont rendu les plus grands services à leur patrie.

« Un service funèbre sera prochainement

ment ordonné pour le repos de l'âme de M. le maréchal.

« En attendant les ordres de l'Empereur, le sous-gouverneur exercera les pouvoirs du gouverneur général.

« Le général de la division,
sous-gouverneur,
V^o DE MARTIMPREY. »

On a reçu des correspondances de Chine du 2 avril :

La débâcle du Peï-Ho a eu lieu vers le 15 mars. L'hiver a été très rigoureux cette année. Les premiers bâtiments qui ont remonté la rivière, aussitôt qu'elle a été libre de glaces, sont deux jonques-chanonières construites par les Américains pour le compte du gouvernement chinois. Ces deux navires de guerre vont stationner à Tsiensing. La cour de Pékin attend un certain nombre de bâtiments qu'elle a également commandés en Amérique, pour remplacer ceux qu'elle avait fait construire en Angleterre et qui ne lui ont pas été livrés. Quand elle aura cette nouvelle flotte à sa disposition, on commencera, d'une manière sérieuse, avec l'aide des alliés, les opérations contre Nankin, centre du gouvernement des rebelles. Un grand conseil devait avoir lieu à Pékin le 15 avril pour s'entendre définitivement avec le prince Kong sur le plan de campagne à suivre. Le contre-amiral Jaurès, qui commande la division navale française, devait assister à cette réunion.

Le pape a pris part jeudi à la procession de la Fête-Dieu sur la place du Vatican.

Le *Journal de Rome* annonce que le denier de saint Pierre a produit depuis 1859 jusqu'à aujourd'hui, 37,630,000 fr.

On écrit de Rome à la *Correspondance générale* de Vienne que plusieurs familles russes de distinction, dont quelques-unes vivaient depuis longtemps dans cette capitale, ont reçu de Saint-Petersbourg un avis portant qu'elles feraient bien de changer de résidence. On leur a donné à entendre qu'après ce qui s'est passé dernièrement, il était en quelque sorte inconvenant que des Russes parfaitement loyaux restassent à Rome.

L'animosité des esprits contre l'Angleterre dans certaines parties de l'Allemagne est arrivée à un tel point qu'à Stettin, par exemple, on s'est engagé à ne

plus contracter d'assurances avec les compagnies anglaises. A Lubeck, un grand nombre de notables ont invité les bourgeois à ne plus acheter de marchandises provenant d'Angleterre ou fabriquées dans ce pays.

On lit dans l'*International* :

« Le général Mourawieff est, en ce moment, très malade. Les nouvelles que nous recevons de Saint-Petersbourg nous informent que le général, à son arrivée dans cette ville, était tellement affaibli qu'il a fallu le transporter chez lui dans un fauteuil. »

On écrit de Copenhague :

« Notre gouvernement vient de prescrire au commissaire extraordinaire du Jutland, M. Dahlstrom, de faire une enquête sur le montant des contributions de guerre que certains commandants austro-prussiens se seraient permis de lever sur les malheureux habitants, ainsi que sur les fournitures de denrées alimentaires qui auraient été requises en dépit des stipulations contenues dans le traité de la suspension, pendant un mois, des hostilités. Ce document, attendu vers la fin de la semaine, à Copenhague, sera ensuite envoyé à nos plénipotentiaires à Londres pour être soumis par eux à la conférence. »

L'*Opinion*, de Turin, publie la lettre suivante, écrite au nom des ouvriers de Poggibonsi, en réponse à l'invitation qui leur avait été adressée de prendre part à un meeting convoqué à Turin dans le but de voter des remerciements à la nation anglaise pour l'accueil qu'elle a faite à Garibaldi :

« Messieurs,

« Le conseil directeur de cette société ouvrière, auquel a été soumise votre circulaire du 4 mai, se faisant l'interprète des sentiments qui animent nos ouvriers, m'a chargé de vous faire connaître que, tout en admirant sincèrement Garibaldi et malgré leur gratitude pour les services qu'il a rendus au pays, les ouvriers de Poggibonsi ne peuvent adhérer à votre proposition.

« Ils n'oublient pas, premièrement que la reconnaissance des Italiens appartient de droit à ceux qui, pour notre résurrection nationale, ont sacrifié des milliers de soldats et des millions de francs ; non pas à

ceux qui se bornent à manifester leurs sympathies par des démonstrations ; en second lieu, en acceptant votre proposition, les ouvriers de Poggibonsi craignaient de laisser croire qu'ils participent aux dangereuses impatiences d'un parti qui, en réclamant et attendant tout de Garibaldi, semble oublier qu'au-dessus de lui il y a le parlement et le roi.

« Le président de la société ouvrière de Poggibonsi. »

D^o O. PIERRACINI.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 18 mai (par le *Scotia*, voie de Crookhaven).

Aucun engagement général n'a eu lieu en Virginie, depuis le 12. — La retraite de Lee de Spottsylvania. Court-House est controuvé. — Les deux armées sont toujours en face l'une de l'autre, à Spottsylvania. Lee occupe une forte position au nord de Court-House. De fortes pluies ont empêché de poursuivre les opérations militaires. — On croit que les pertes de Grant sont plus grandes et les conditions de son armée moins favorables qu'on ne le supposait. Le département de la guerre s'est empressé d'envoyer des renforts à Grant. — Les journaux du Sud constatent que tout le dommage fait par les Fédéraux aux moyens de communication de Lee a été réparé.

Les Confédérés ont attaqué Butler devant Drury-Bluff et l'ont obligé de rentrer dans ses lignes, avec des pertes considérables.

Les Confédérés ont également battu le corps de Sigel, à Newmarket, et lui ont pris cinq canons. Sigel s'est retiré en bon ordre sur Strasburg, à travers la vallée de la Shenandoah, avec une perte de 650 hommes.

Les nouvelles de Georgie sont plus favorables aux Fédéraux. Sherman a occupé Dalton et Kesaca. Johnston bat en retraite sur Atlanta, vigoureusement poursuivi par les Fédéraux.

En Louisiane, une partie de l'armée de Banks a été obligée de se mettre en marche vers le Mississippi, par la voie de terre, toujours harcelée par les Confédérés.

On a publié, ce matin, une proclamation apocryphe, signée Lincoln, appelant 400,000 hommes et déclarant la campagne de Grant close. Cette publication a causé une agitation énorme, mais passagère. L'agio sur l'or est à 82.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 29 MAI 1864.

— N° 1 —

NATALIE

CHAPITRE I^{er}.

On célébrait une fête brillante au palais impérial de St-Petersbourg. Le jeune duc Pierre de Holstein, choisi par l'impératrice Elisabeth pour lui succéder sur le trône de Russie, épousait la princesse d'Anhalt-Zerbst, si célèbre plus tard sous le nom de Catherine II. La cour et la nation admiraient là deux femmes d'une éclatante beauté : Elisabeth, la souveraine régnante, et Catherine, la future autocrate.

La cérémonie terminée, un pope bénit secrètement, dans une chapelle solitaire de ce même palais, une autre union plus heureuse, car l'amour y présidait, tandis que la politique seule avait fait le mariage de Pierre. Cette union, c'était celle d'Elisabeth avec Alexis Razoumowsky, en faveur duquel elle surmontait enfin sa répugnance manifeste pour le mariage.

Alexis Razoumowsky était d'une nais-

sance obscure. Fils d'un paysan de l'Ukraine, il se distingua dès son enfance par sa jolie figure et par la beauté de sa voix. Un colonel, qui l'avait entendu chanter dans une église, l'emmena à St-Petersbourg et le fit admettre à la chapelle impériale. La princesse Elisabeth le remarqua, le prit à son service et le préféra bientôt à tous les autres officiers de sa maison. Une fois sur le trône, elle le combla de dignités, le fit comte, chambellan, grand-veneur, et finit même par l'épouser, comme nous venons de le voir.

Une douzaine d'années plus tard, un jour qu'elle venait de travailler avec son ministre Bestucheff, elle jugea qu'elle avait bien gagné une récompense et un plaisir — car le travail coûtait énormément à sa nature indolente — et elle manda Razoumowsky.

« Alexis, lui dit-elle avec un sourire radieux, le temps est si beau ! Faisons une promenade en voiture ; tu sais bien où ? — A la villa, répondit-il, souriant aussi. — Précisément, allons voir notre fille. »

Ils avaient donc une fille ? Oui, une enfant de onze ans, fraîche, charmante, florissante de santé. Elisabeth l'idolâtrait, et cette tendresse même devenait pour l'impératrice une source d'alarmes incessantes. Elle qui avait précipité du trône le jeune czar Ivan VI et le retenait à Schlüsselbourg dans une dure captivité, elle tremblait que son successeur n'infligeât après sa mort les mêmes tortures à sa fille. Aussi la faisait-elle élever, à l'insu de la cour, dans une maison de campagne isolée. L'enfant ne soupçonnait pas le secret de sa naissance ; quelques intimes d'Elisabeth y étaient seuls initiés, et il était interdit, sous peine de mort, aux serviteurs peu nombreux de la petite prin-

cesse, d'introduire qui que ce fût à la villa sans un ordre écrit de la czarine.

« Radzivil nous précédera, ajouta-t-elle, et commandera notre dîner au major-dome. Il repandra en même temps la nouvelle que nous allons à Péterhof. Personne ne s'étonnera donc que nous visitions en passant ma petite villa, si toutefois on apprend que nous nous y sommes arrêtés. »

Elisabeth avait pleine confiance dans le prince Radzivil. Elle connaissait sa discrétion, et puis il aimait comme un frère la jeune princesse ; il la suivait constamment de regards pleins d'une tendresse vigilante, et il ne semblait jamais si heureux que quand il jouait avec elle.

« Radzivil, nous allons voir ma fille, lui dit l'impératrice.

— Et Votre Majesté permet que je l'accompagne ? demanda-t-il vivement, l'œil rayonnant de joie.

— Quelle impétuosité ! reprit-elle en souriant. On vous prendrait pour un amoureux qui croit contempler l'objet de sa passion, et il ne s'agit que d'annoncer à une enfant l'arrivée de sa mère ! — Je ne suis pas amoureux, madame ; mais j'adore cette enfant comme mon bon ange. En sa présence, je ne pourrais ni faire une mauvaise action, ni même accueillir une mauvaise pensée, tant son visage est pur, tant son regard est innocent et candide. Quand elle arrête sur moi ses grands yeux profonds, je suis tenté de m'agenouiller devant elle et de lui confesser tous mes péchés.

— La confession ne serait pas longue, je crois, car vous ne péchez guère. Vous êtes, dit-on, un modèle de toutes les vertus chevaleresques. Persévérez, mon cher prince ; vous êtes beau ; qui sait ce que

l'avenir vous réserve ! Contentez-vous pour le moment d'aimer ma fille comme un ange de paix et d'innocence. Plus tard...

— Plus tard ? répéta le prince.

— Nous verrons ; maintenant allez vite nous annoncer.

— Vous oubliez, madame, que, pour avoir accès dans ce château enchanté, il faut votre permission écrite.

Elle prit un papier marqué du sceau impérial, et y traça ces mots :

« Laissez entrer le prince Radzivil. — Elisabeth. »

Puis elle le tendit au prince, qui le porta à ses lèvres avec reconnaissance.

« Conservez-le une fois pour toutes, dit-elle. Je sais que je puis avoir pleine confiance en vous. Vous ne trahirez jamais ma fille.

— Jamais ! » répliqua-t-il d'un ton solennel, et il se retira.

Un instant après, il sautait en selle et partait au galop.

Hélas ! toute grandeur est passagère, et à l'heure suprême, l'impératrice lutte avec la mort aussi douloureusement que la mendicante. Cette heure-là, Elisabeth, à peine âgée de cinquante ans, l'entendit sonner après vingt années de règne. Elle quitta la vie à regret ; elle eût donné la moitié de son empire pour goûter quelques temps encore les joies terrestres. Razoumowsky se tenait debout à son chevet, les yeux en larmes, serrant sa main qui devenait froide et la remerciant de ses bienfaits. Accablé de tristesse, un autre quittait la chambre de la mourante et descendait en toute hâte dans la cour, où l'attendait un cheval sellé. C'était le prince Radzivil, le confident de l'impératrice.

Il galopa ventre à terre et n'arrêta sa monture écumante que devant la villa d'Elisabeth. Montrant au portier l'ordre signé de la czarine, il fut introduit sur le champ. A St-Petersbourg, les cloches et le canon saluèrent l'avènement de Pierre III. Mais ce ne fut pas la route de la capitale que prit le prince en ressortant de la villa. Il traversa, rapide comme l'ouragan, des plaines, des bois, des steppes arides, ensanglantant sous l'épave les flancs de son cheval. Parfois le vent soulevait son manteau, et l'on eût pu alors entrevoir une angélique tête de petite fille appuyée contre sa poitrine, et deux bras frêles et mignons cramponnés autour de sa taille.

« Tu ne pleures pas, chère enfant ? demanda-t-il tout à coup, sans modérer un instant la rapidité de sa course.

— Non, non, et je n'ai pas peur, car je suis auprès de toi, répondit une voix argentine.

— Serre-toi plus fort contre moi. La nuit tombe et va protéger notre fuite. Dieu veille sur nous, mon ange ; je te sauverai ! »

Et Radzivil continuait de dévorer l'espace emportant foin de St-Petersbourg la princesse Tarrakanoff, la fille de l'impératrice Elisabeth.

CHAPITRE II.

Il faut être ou très-heureux ou très-malheureux pour aimer la solitude et lui demander ce qu'on trouve si rarement au milieu des hommes : la paix dans le bonheur ou la consolation dans les chagrins. Elle permet aux heureux de se recueillir pour mieux jouir du présent ; aux infortunés, de nourrir dans leurs cœurs les souvenirs du passé. Elle n'est pas faite pour